

## INTRODUCTION

Le 11 juin 2010, j'aurai dix ans. Ce jour-là, le coup d'envoi de la Coupe du monde sera donné.

On a toujours dix ans quand on est passionné de football et qu'une grande compétition commence. J'ai déjà eu 10 ans le 9 juin 2006 pour retrouver mon état civil le 9 juillet après la finale France-Italie.

Depuis la mi-novembre, on connaît la liste des trente-deux pays qualifiés. Une immense tristesse s'est alors abattue sur les nations qui ont échoué aux portes du barrage, ultime chance de faire valider son billet. Elles ont connu la douleur de ceux qui, arrivant essoufflés au bout du quai, voient le train partir. Les autres pays, éliminés depuis longtemps, n'ont même pas eu le temps de se faire une raison. La France s'est qualifiée de justesse dans des conditions controversées.

Pour les trente-deux pays qualifiés, la période qui sépare cette sélection du coup d'envoi du Mondial est la plus heureuse. Durant cette période préparatoire, tous les espoirs leur sont permis. Qu'ils aient la certitude de faire partie des *happy few*, qu'ils considèrent (ou non) avec pitié ceux qui n'en sont pas, tous peuvent raisonnablement espérer un bon parcours et rêver à la victoire. Tous sont placés sur la même ligne, celle du départ. En juin prochain, le sort se chargera de distribuer joies et désespoirs.

En tous les cas, je me délecte de cette perspective, tout en sachant que, la veille d'un match, je commencerai à être soucieux, que, le jour même, la tension montera progressivement et qu'au coup d'envoi, je serai dans un état d'excitation fort peu diplomatique, usant d'un langage du même tonneau.

Bien sûr, on peut trouver très critiquable cette passion partisane. Mais, honnêtement, est-elle plus malsaine que celle qui entoure souvent les débats sur le Proche-Orient, l'Afghanistan, le choc des civilisations, l'identité nationale ?

La Coupe du monde 1998 reste un merveilleux souvenir : la crainte d'être éliminé en demi-finale (avant que Lilian Thuram ne remette de l'ordre dans nos affaires), le but en or de Laurent Blanc contre le Paraguay, la séance de penalties contre l'Italie, tous ces souvenirs indissociablement mêlés à celui d'une atmosphère de fête quotidienne dans nos rues, bruyantes de la joie des défilés pacifiques et colorés des supporters écossais, jamaïquains, japonais (si malheureusement ternis par le drame du gendarme Nivel), pour finir enfin dans l'apothéose de la victoire du 12 juillet !

L'Euro 2000 fut, à mes yeux, encore plus marquant. Notre équipe jouait encore mieux qu'en 1998 et semblait invincible. Et pourtant, elle fut battue en poule par les Pays-Bas, faillit perdre de façon injuste face à l'Espagne pour un penalty imaginaire sifflé contre elle et un autre en sa faveur oublié par l'arbitre, remporta de haute lutte la demi-finale grâce à un penalty valable. Et cette finale ! La tristesse me gagnait irrémédiablement en voyant tous nos efforts échouer sans résultat contre la défense italienne, quand soudain, ce but incroyable de Sylvain Wiltord, à la dernière minute ! Si vous ne savez pas comment on rebouche une bouteille de champagne, demandez aux Italiens ! Ce match est un rêve de supporter (français, bien sûr) : suspense, émotion, douleur de perdre, joie explosive d'être repêché du précipice à la dernière minute et victoire finale ! Un concentré des émotions ressenties lorsqu'on regarde un match de football !

Dans son superbe livre *Carton jaune*, Nick Hornby raconte comment des hommes d'affaires qui l'avaient accompagné à

un match à l'issue duquel Arsenal (dont il est un fervent supporter) fut vaincu, le reconfortaient par de bonnes paroles : « Pour eux, ce n'était qu'un jeu et cela me fit sans doute du bien de me trouver avec des gens qui nourrissaient l'ahurissante conviction que le football n'était qu'un jeu, au même titre que le rugby, le golf ou le cricket. Chacun sait qu'il n'en est rien, mais il me parut intéressant, voire instructif, de rencontrer des êtres humains capables de croire une chose pareille »<sup>1</sup>. Pour moi, comme pour cet auteur, rencontrer des gens indifférents au football reste une source de curiosité quasi ethnologique. Curiosité bienveillante pourtant, même si je sais qu'aux yeux de la plupart d'entre eux, la passion pour le football passé un certain âge relève d'un déficit de maturité, ou est la marque d'un univers mental quelque peu restreint.

Les intellectuels ont traditionnellement considéré les sportifs avec commisération. D'ailleurs, l'ampleur de la polémique suite à la main de Thierry Henry, comparée à la tolérance face aux fautes commises dans les autres secteurs de la vie sociale ne s'explique-t-il pas ainsi<sup>2</sup> ? Ils ont souvent du mépris pour les travailleurs manuels, alors comment respecter ceux qui ne se servent même pas de leurs mains pour faire du sport ? Les footballeurs sont rapidement pris pour des imbéciles, les supporters pour des beaufs ou des meutes alcoolisées. S'expriment dans le mépris des intellos pour les amateurs de sport, la peur, le malaise face aux joies corporelles et de l'effort physique, toutes passions qui peuvent devenir incontrôlées, surtout si elles sont collectives. Ne peut-on aussi y déceler désormais une jalousie cachée : comment des sportifs peuvent-ils être plus connus et mieux gagner leur vie qu'eux ?

Pourtant, et ceci n'est qu'un paradoxe supplémentaire, c'est parce que le football s'est enrichi qu'il est devenu plus fréquentable, car justement moins populaire. Le Championnat d'Europe des nations qui s'est déroulé en France en 1984 et s'est terminé par une victoire française, n'a attiré dans les

---

1. Nick Hornby, *Carton jaune*, 10/18, 1998, p. 124.

2. Pascal Boniface, *Pourquoi tant de haines ?* éditions du Moment, 2010.

stades que des amoureux du foot qui venaient voir les matchs. Et non y être vus, comme ce fut le cas en 1998. Il était alors de bon ton de s'intéresser au football, et surtout de lui accorder, les victoires françaises s'accumulant, un intérêt ostensible et croissant. Comble du paradoxe, le foot s'était « peopolisé » ! Les footballeurs n'étaient plus (que) des sportifs, ils accédaient au statut de vedettes. On ne les voyait plus au bras de shampooineuses mais de mannequins ou d'actrices à la mode. Cette soudaine passion ne présentait d'ailleurs aucun inconfort puisqu'on pouvait se rendre au stade sans se mélanger au peuple, calfeutrés dans l'abri de loges VIP. Le supporter fauché paie sa place. Celui qui a quelque relation l'obtient gratuitement. Celui qui en a beaucoup a droit à une place de parking, à l'accueil VIP, aux champagne et petits fours à volonté.

Après les déroutes de 2002 et 2004, beaucoup de ces supporters de récente extraction se sont volatilisés. Bien sûr lorsqu'on a vécu l'ivresse des victoires de 1998 et 2000, après avoir traversé la saison 2001-2002 durant laquelle le minimum syndical de l'équipe de France se chiffrait à 5-0, on peut trouver dur à vivre de se voir éliminé au premier tour de la Coupe du monde 2002, de faire un si piètre parcours à l'Euro 2004 si on excepte le formidable final du match contre l'Angleterre, et d'avoir toute les peines du monde à se qualifier pour la coupe du même nom en 2006. Mais pour les vrais supporters, ceux qui ont encore le souvenir des 5 à 0 que nous infligeaient l'Allemagne et la Yougoslavie d'Osim, à la fin des années 1960, se faire battre 1 à 0 à Strasbourg par la Norvège (équipe plus que modeste à cette époque) n'entraîne qu'un vague à l'âme passager.

2006 aura été une nouvelle épopée, avec la peur initiale de renouveler le scénario catastrophe de 2002. Le parcours poussif dans le groupe de qualification, la formidable 8<sup>e</sup> de finale contre l'Espagne, la joie grandiose au fur et à mesure de la compétition, le sommet que fut France Brésil et l'apothéose dramatique de la finale. L'Euro 2008 « laisse un goût amer ». Puisse cette contre-performance nous débarrasser de ceux qui n'aiment pas le football mais seulement la victoire ! Comme

l'écrit Nick Hornby : « La vie n'est pas, ou n'a jamais été, un match remporté à domicile par 2 à 0 contre les leaders, après un repas de frites et de poissons »<sup>1</sup>. Bien au contraire : « Les équipes de football témoignent d'une extraordinaire imagination quand il s'agit de désespérer leurs supporters »<sup>2</sup> et, malheureusement, être fan, c'est être le plus souvent condamné à l'amertume ou la déception.

Aussi loin que ma mémoire me porte, j'ai toujours aimé le foot. Et cette passion est d'autant plus méritoire qu'elle n'est pas réciproque : j'ai les pieds carrés. Le talent, dit-on, saute une génération. Mon père jouait bien au football, mes enfants aussi, ce n'est pas mon cas. Et je ne peux même plus à mon âge compenser mon manque d'adresse par une débauche d'énergie. Beaucoup de gamins rêvent d'être footballeur professionnel comme on croit au Père Noël. Cette conviction est d'autant plus forte et fondée qu'elle se nourrit des exemples des plus grands : pour Pelé, Maradona, Zidane et tant d'autres le rêve est devenu réalité. Pour eux, le Père Noël existe. Je me suis rendu assez vite compte, pour ma part, qu'il n'existait pas. J'ai donc choisi une autre voie sans pour autant renoncer à la passion du foot. Même si elle a souvent été perçue comme coupable dans les milieux professionnels que j'ai fréquentés. Je me rappelle qu'en 1978, pendant la Coupe du monde qui se déroulait cette année-là en Argentine, j'effectuais un stage de directeur de centre d'adolescents. Le jour de la finale, lorsque je m'enquis de l'existence d'une télévision pour regarder le match, je fus immédiatement frappé par la stupeur de mes camarades. Je lisais dans leurs regards sidérés quelque chose du style : « Pourtant, jusqu'ici, tu paraissais un type bien, fréquentable, doté de capacités de raisonnement... ». Avec, je l'avoue, une certaine dose d'hypocrisie, je plaidai le motif professionnel : puisque nous allions encadrer des adolescents, autant être au courant de ce qui les intéresse. Je n'ai convaincu personne. Situation classique dont Nick Hornby décrit avec

---

1. N. Hornby, *op. cit.*, p. 57.

2. N. Hornby, *op. cit.*, p. 145.

humour une des variations : « Une de mes collègues féminines a catégoriquement refusé de croire que j'étais un des fidèles d'Arsenal, son scepticisme provenant d'une discussion que nous avons eue à propos d'un roman féminin. Comment admettre que j'ai lu un livre et que j'ai fréquenté Highbury ? Avouez à une intellectuelle que vous avez aimé le foot et vous aurez droit au regard glacé que traduit l'opinion que les femelles ont des mâles »<sup>1</sup>.

En 1982, alors que je dirigeais un groupe d'adolescents qui découvrait le Portugal, je m'arrangeai soigneusement pour que les campings où nous devions nous arrêter soient équipés d'une salle de télévision, ce qui n'était pas fréquent là-bas à l'époque, de manière à suivre les matchs du Mondial. C'est ainsi que j'ai suivi le match France-Allemagne de Séville dans une salle où se côtoyaient jeunes Français et jeunes Allemands, tiraillé entre l'envie de laisser éclater ma passion et le souci de tempérer les ardeurs des jeunes que j'encadrais.

Plus tard, m'étant spécialisé dans le domaine de l'étude des relations internationales, j'eus une révélation à l'orée de la Coupe du monde 1998 : si les études sociologiques, économiques et même politiques sur le sport étaient nombreuses et de qualité, aucuns travaux n'étaient encore parus sur les aspects géostratégiques du football.

J'ai proposé ce sujet de livre à plusieurs éditeurs. Et me confrontai à un refus général. C'était la première fois de ma vie qu'on me retournait un projet de manuscrit. « Ce n'est pas un sujet », « Le public ne s'y intéresse pas » : c'est tout juste si je ne me suis pas entendu dire que ceux qui aiment le foot ne savent pas lire ! Et, si c'était le cas, rien de plus compliqué que les vignettes Panini ! Ne m'avouant pas tout à fait découragé, je décidai de consacrer, sous l'égide de l'Institut de Relations Internationales et Stratégiques (IRIS), que je dirige, une rencontre à ce sujet. Là encore, mes collaborateurs me regardèrent avec beaucoup de peine, pensant sans doute que je poussais le sens de la galéjade un peu trop loin. Je persévérerai

---

1. N. Hornby, *op. cit.*, p. 90.

## INTRODUCTION

néanmoins et nous pûmes organiser un colloque fort intéressant sur ce sujet à l'Assemblée nationale<sup>1</sup>.

J'ai continué depuis à réfléchir aux aspects géopolitiques du football, mêlant ainsi ma passion et ma profession. Cette combinaison, selon moi très heureuse, a dû confirmer beaucoup de collègues universitaires et stratèges dans cette idée que je n'étais vraiment pas quelqu'un de sérieux, un individu résolument marginal (ce qui m'est, je dois le dire, parfaitement indifférent).

Je peux, en tout cas, témoigner que le milieu sportif, quant à lui, perçut mon initiative de façon beaucoup plus chaleureuse et ouverte que mes collègues, spécialistes (réels ou supposés) des questions internationales, n'auraient accueilli un sportif ou un journaliste sportif voulant aborder « leurs » sujets d'études. Cet épisode m'a ancré dans deux convictions : on trouve quand même plus de pisse-vinaigre parmi les universitaires que les sportifs et plus d'ouverture d'esprit (comme de générosité) chez les seconds que chez les premiers.

Quand on travaille sur des sujets aussi déprimants que le Proche-Orient, le terrorisme ou la gouvernance internationale, la géopolitique du football est un espace de fraîcheur et de détente, une véritable fontaine de jouvence. Vivement mes dix ans ! Vivement le 11 juin !

---

1. Les actes de ce colloque ont été publiés « Géopolitique du football », sous la direction de Pascal Boniface, éditions complexe, 1998.